

DE L'INCOMPRÉHENSIBLE

De ceux qui ne s'étaient pas rendue à l'assemblée. – Démonstration de la consubstantialité du Fils avec le Père. – Que l'humilité de certaines de ses paroles et de certains de ses actes, ne dénote pas les limites de sa puissance, ni son infériorité, mais qu'elle s'explique par diverses raisons d'une profonde sagesse. – De l'Incompréhensible

1. Encore les jeux publics, encore pour nous du vide dans les rangs de cette assemblée. Mais non, il ne saurait en être ainsi, tant que votre présence frappera nos regards. De même que le cultivateur, à la vue des moissons florissantes et en pleine maturité, ne s'inquiète guère des feuilles qui tombent; de même avec les fruits qui s'offrent à nos yeux, nous éprouverons bien moins de regret pour les feuilles qui nous sont enlevées. Assurément je souffre en songeant à la négligence de ces fidèles; mais je trouve un soulagement à cette douleur dans l'empressement de votre charité. Ceux-là, quand même ils se déterminent à venir, ne sont pas vraiment présents; si leur corps se trouve ici, leur pensée erre au dehors à l'aventure. Vous, au contraire, alors même qu'il vous arriverait de ne pouvoir venir ici, vous n'y seriez pas moins présents, car si vous n'y êtes point par le corps vous y êtes certainement par le cœur. Je me proposais de parler longuement contre les premiers; toutefois, pour ne pas avoir l'air de combattre une ombre, en déversant le blâme sur des gens qui ne sont point ici et qui n'entendront pas, j'attendrai pour traiter ce sujet une occasion qui nous ramène leur présence, et j'essaierai avec la grâce de Dieu de conduire votre charité dans nos pâturages accoutumés, sur cet océan des divines Écritures. A vous d'être attentifs et vigilants. Pendant la traversée, les passagers peuvent dormir; pourvu que le pilote veille, il n'y a rien à craindre, son art et sa vigilance suppléant à tout et suffisant à la direction du navire. Il n'en est point de même pour vous. Celui qui parle aurait beau tenir l'œil ouvert, si vous qui l'écoutez n'imitiez sa vigilance, notre entretien sera perdu sans retour, parce qu'aucune intelligence n'aura pris la peine de le recueillir. Voilà pourquoi il nous faut être vigilants et sobres. L'affaire que nous négocions est des plus importantes. Le but de notre traversée n'est pas l'or, l'argent, ni aucune des choses périssables; mais la vie éternelle et les célestes trésors : les routes d'ailleurs sont ici beaucoup plus nombreuses que sur mer et sur terre; et quiconque ne les suivra pas exactement sera la victime d'un funeste naufrage.

Conséquemment, vous tous qui naviguez avec nous, n'affichez pas l'insouciance des passagers; montrez plutôt le zèle et la vigilance du pilote. Tandis que tout le monde sommeille, celui-ci assis auprès du gouvernail, en même temps qu'il examine les diverses routes de l'océan, considère aussi le ciel qui brille à une distance infinie au-dessus de sa tête, et guidé par la marche des astres comme par une main habile, il dirige sa nef avec une parfaite sûreté. Un homme d'une condition différente n'affronterait certainement pas les flots durant le jour avec le même calme et la même intrépidité que le pilote met à les affronter la nuit : en ce moment où la mer semble plus effrayante, debout, il exerce sans inquiétude aucune sa profession, également attentif à surveiller et la marche du navire, et le cours des astres, et la direction des vents. Telle est l'habileté de ces hommes que, les vents se déchaînant avec fureur contre leur vaisseau avec une violence capable de le submerger, ils leur opposent des manœuvres de voile qui conjurent merveilleusement le péril, en sorte que, paralysant à force d'adresse les efforts impétueux de l'ouragan, ils réussissent à sauver leur bâtiment de l'abîme. Si des hommes engagés pour des affaires temporelles sur une mer capricieuse tiennent leur esprit dans cet état de vigilance soutenue, avec combien plus de raison devez-vous être dans les mêmes dispositions ? d'autant, au reste, que la négligence nous expose aux plus grands périls, au lieu que la vigilance nous garantit une pleine sécurité. Notre nef à nous n'est pas une nef matérielle; la connaissance en est due aux divines Écritures : ce ne sont pas les étoiles du firmament qui en règlent la course; c'est le soleil de justice lui-même qui la dirige, et quand nous sommes assis auprès du gouvernail, ce n'est point le souffle du zéphyr que nous attendons, mais la douce brise de l'Esprit.

2. Veillons donc, et considérons attentivement les routes qui se présentent à nous : c'est de la gloire du Fils unique que vous entretiendra encore ce discours. Nous vous avons démontré récemment que toute la science des hommes, des anges, des archanges, en un mot, de toutes les créatures, est infiniment éloignée de pouvoir comprendre l'Être divin, et que le Fils unique et l'Esprit saint en ont seuls une connaissance claire et parfaite : maintenant, c'est un autre point qui va être le sujet de la lutte, et qui réclame notre parole. Nous cherchons, en effet, si le Fils possède la même puissance, la même vertu et la même substance que le Père.

SEPTIÈME HOMÉLIE

En rigueur de termes, nous ne cherchons pas la réponse à cette question, car par la grâce du Christ nous l'avons trouvée; et la certitude que nous avons acquise, nous ne craignons pas de la perdre : mais nous avons à démontrer notre doctrine à ceux qui ont l'effronterie de la révoquer en doute. Je ne puis me défendre d'un sentiment de confusion et de honte au moment d'aborder ce sujet. Comment ne pas tourner en dérision nos efforts pour démontrer et prouver des choses aussi évidentes ? Comment ne pas condamner ceux qui font un problème douteux de la consubstantialité du Fils avec le Père ? Car un doute pareil heurte de front, non seulement les Écritures, mais, de plus, le sentiment universel des hommes et la nature même des choses. Que celui qui engendre possède la même substance que celui qui est engendré, on le voit et dans les hommes, et dans les animaux, et dans les plantes elles-mêmes. Or n'est-il pas absurde qu'une loi immuable, quand il s'agit des plantes, on veuille l'ébranler et la renverser, quand il s'agit de Dieu ? Mais n'ayons pas l'air de vouloir autoriser cette vérité, en recourant aux objets qui nous entourent; cherchons-en la preuve dans les Écritures, et transportons sur ce terrain notre discours. Ce ne sera pas nous, les croyants, ce seront eux, les incrédules, qui exciteront le sourire, pour s'inscrire en faux contre des choses aussi claires, et pour résister à la vérité.

Et quelles sont, demande-t-on, ces choses si évidentes ? Si le Fils, par cela seul, est consubstantiel au Père, nous aussi, nous pouvons revendiquer le même honneur, car nous avons reçu, nous aussi, le nom de fils : «Je l'ai dit : Vous êtes dieux tous, et les fils du Très-Haut.» (Ps 81,6) – Quelle effronterie, quelle suprême démenche ! Comme la folie de nos adversaires éclate en toutes choses ! Lorsque nous dissertons sur l'Incompréhensible, ils s'efforçaient de s'attribuer à eux-mêmes ce privilège, exclusif au Fils unique de Dieu, de comprendre la nature divine aussi parfaitement qu'elle se comprend elle-même. Maintenant, que nous nous occupons de la gloire du Fils, ils s'efforcent de la renfermer dans les limites de leur propre faiblesse, sous ce prétexte que «nous aussi, avons reçu le nom de fils.» Mais cela ne suffit pas pour nous rendre consubstantiels à Dieu. Vous avez reçu le nom de fils; mais lui l'est en réalité. Vous avez le nom; il a la chose. Vous avez reçu le nom de fils, mais non celui de Fils unique, comme lui; mais vous n'êtes pas dans le sein du Père, mais vous n'êtes pas la splendeur de sa gloire, mais vous n'êtes ni la figure de sa substance, ni la forme de sa divinité. Si le premier de ces arguments ne vous a pas persuadés, cédez à l'évidence de ces textes et d'une foule d'autres qui attestent la noblesse admirable du Fils. Veut-il montrer que sa substance ne diffère en rien de celle de son Père : «Celui qui me voit, dit-il, voit mon Père.» (Jn 14,9) S'agit-il de l'identité de puissance : «Moi et mon Père, ajoute-t-il, ne sommes qu'un.» (Id., 10,30) S'agit-il de l'égalité de pouvoir, il dit : «De même que le Père ressuscite les morts et les vivifie, de même le Fils vivifie ceux qu'il veut.» (Id., 5,21) S'agit-il du culte dû au même titre à tous les deux, il faut «que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père.» (Ibid., 5,23) Est-il question du droit relatif aux modifications de la loi : «Mon père agit, et moi je fais de même.» (Ibid., 5,17) Mais ceux-ci, passant légèrement sur tous ces textes, et ne prenant plus le nom de Fils comme un nom propre, parce qu'ils en ont reçu, eux aussi, la qualification, ravalent le Fils jusqu'à la bassesse de ce niveau, à cause de ces paroles : «Je l'ai dit : Vous êtes tous des dieux et les fils du Très-Haut.» (Ps 81,6) Si vous soutenez que, par suite de cette application du nom de fils, le Fils de Dieu n'a rien de plus que nous, et que, pour cette raison, il ne saurait en être le vrai Fils; alors, par suite de l'application du nom de Dieu qui vous a été faite, vous prétendez sans doute que le Père n'a rien non plus que vous n'avez aussi bien que lui : comme vous avez été appelé fils, vous avez pareillement été appelé Dieu. Que si l'application qui vous est faite de ce nom ne vous inspire pas la témérité de ne voir dans le nom de Dieu qu'un mot, et si vous avouez que le Père est vraiment Dieu, n'avez pas non plus l'audace, à propos du Fils, de jeter brusquement cette parole : «Et moi aussi, j'ai reçu le nom de Fils. Puisque je n'ai pas la même substance que le Père, le Fils ne doit pas non plus l'avoir.» Or, tout ce qui précède montre clairement que le Fils de Dieu en est vraiment le Fils, et qu'il possède avec son Père la même substance. En disant qu'il a la même forme et la même figure, que déclare l'Écriture, sinon l'uniformité de substance ? puisqu'il n'y a en Dieu ni physionomie, ni visage. – Avec ces arguments, objectera-t-on, exposez donc les arguments de la partie adverse. – Et quels sont-ils ? – Par exemple, le Fils supplie le Père : mais s'il possède la même puissance, la même substance, s'il agit en vertu du même pouvoir, pourquoi ces prières ?

3. Je ne me bornerai pas à ces exemples; je rapporterai exactement tous les traits qui semblent rabaisser le Sauveur. Une observation seulement : il me sera facile de donner de ces traits d'humilité de nombreuses et d'excellentes raisons; tandis que pour expliquer ce qu'il y a de glorieux et de sublime dans sa vie, vous ne savez dire qu'une chose, qu'il voulait nous

SEPTIÈME HOMÉLIE

manifester sa noblesse. S'il n'en était pas ainsi, les Écritures seraient en lutte et en opposition avec elles-mêmes. Il y a effectivement une apparente contrariété entre ces mots : «De même que mon Père ressuscite les morts. et les vivifie, de même le Fils vivifie ceux qu'il veut;» (Jn 5,21) les autres textes que j'ai cités et les prières que fait le Sauveur lorsqu'il met cette parole à exécution; mais si j'en donne les raisons, je tranche radicalement toutes les difficultés. Quelles sont donc les raisons pour lesquelles, soit le Christ lui-même, soit ses apôtres, offrent à nos regards tant de choses humiliantes ? La première et la principale de toutes les raisons est que, s'étant revêtu d'une chair, il voulait convaincre et ses contemporains et la postérité qu'il ne s'agissait point d'une ombre, ni d'un spectacle fantastique, mais d'une vérité incontestable. Si après tant de traits d'humilité et de faiblesse que les apôtres nous racontent du Sauveur, et qu'il nous montre lui-même, le démon a pu persuader à des malheureux, à des insensés de nier la doctrine de l'incarnation, de soutenir audacieusement que le Fils de Dieu n'avait pas pris de chair, et de réduire à néant son amour pour les hommes; dans le cas où le Sauveur n'eût point parlé comme il l'a fait, que d'âmes seraient tombées dans le même abîme ! N'entendez-vous pas la dénégation qu'opposent à l'incarnation les partisans de Marcion, de Manès, de Valentin, et tant d'autres ? Si donc le Christ s'exprime fréquemment en un langage qui respire la faiblesse et l'humilité de la condition humaine, et qui ne semble point digne de cette substance ineffable, c'est pour démontrer à nos yeux la vérité de l'incarnation; car, de son côté, le démon ne négligeait rien pour effacer du cœur des hommes la foi en ce mystère, sachant bien que s'il en venait à bout il lui serait facile ensuite d'en arriver à ses fins.

Une autre raison des mêmes faits se trouve dans la faiblesse des hommes auxquels s'adressait le Sauveur, et dans l'impuissance où étaient ceux qui l'entendaient ou le voyaient pour la première fois, de comprendre la sublimité de son discours. Ce que j'avance là n'est pas une simple conjecture, et je m'appliquerai à vous prouver et à vous faire voir par les Écritures elles-mêmes que, lorsque le Sauveur a tenu un langage élevé, sublime et digne de sa grandeur; et que parlé-je de langage sublime, élevé, digne de sa gloire ? lorsqu'il a tenu un langage qui surpassait la nature humaine, le trouble et le scandale en ont été la conséquence; mais quand son langage était simple et familier, on accourait et l'on acceptait sa doctrine. – Et où en retrouverons-nous des exemples ? – Dans saint Jean surtout. Le Sauveur ayant dit : «Abraham, votre père, a tressailli d'allégresse pour voir mon jour; il l'a vu, et il a été ravi,» on lui répond : «Quoi ! vous n'avez pas encore quarante ans, et vous avez vu Abraham !» (Jn 8, 56-57) Vous le voyez, on le considérait comme un homme ordinaire. Mais quelle réponse fait-il ? «Avant qu'Abraham existât, déjà j'existais. Et ils prirent des pierres pour l'en accabler.» (Ibid., 58-59) Dans le long discours sur les saints mystères, il s'exprime de la sorte : «Le pain que je donnerai pour la vie du monde est ma propre chair.» On repartit : «Ce langage est bien dur; comment y prêter l'oreille ? Et dès ce moment plusieurs de ses disciples se retirèrent et ne marchèrent plus avec lui.» (Jn 6,52,61,67) Que devait-il donc faire, je vous le demande ? Devait-il, en ne s'écartant jamais de cette sublimité de paroles, effaroucher et éloigner les hommes de son enseignement ? Mais cette conduite n'eût point été en rapport avec sa charité divine. Ailleurs, Jésus ayant dit : «Celui qui écoute ma parole ne connaîtra jamais la mort,» les Juifs s'écrièrent : «N'avons-nous pas eu raison de dire que vous êtes possédé du démon ? Abraham est mort, les prophètes sont morts, et vous dites : Celui qui écoute ma parole ne connaîtra point la mort.» (Jn 8,51-52)

Pourquoi s'étonner de ces dispositions de la foule, quand les principaux d'entre les Juifs partageaient les mêmes sentiments ? Nicodème, qui était de ce nombre, vient trouver le Sauveur avec les idées les plus bienveillantes; il lui dit : «Nous savons que vous venez de la part de Dieu pour nous enseigner;» (Jn 3,2) et cependant il ne peut comprendre la doctrine du baptême, trop élevée pour sa faiblesse : «Si l'homme ne renaît par l'eau et par l'esprit, lui avait dit le divin Maître, il ne saurait voir le royaume de Dieu;» et, aussitôt envahi par des préoccupations grossières, Nicodème répond : «Comment pourrait-il naître, s'il est déjà vieux ? Lui serait-il donc facile de rentrer dans le sein de sa mère et de recevoir une nouvelle naissance ?» Que dit le Christ ? «Et si, quand je vous parle un langage terrestre, vous ne croyez pas, comment, si je vous parle un langage céleste, me croirez-vous ?» On dirait qu'il se justifie, et qu'il explique pourquoi il n'avait pas sans cesse entretenu les hommes d'une naissance surnaturelle. Pendant le cours de sa passion, quoiqu'il eût déjà opéré d'innombrables prodiges, quoiqu'il eût déployé l'étendue de sa puissance, il n'eut pas plutôt dit : «Vous verrez le Fils de l'homme venir dans les nuées;» (Mt 26,64) que le grand prêtre, indigné de ce mot, déchire ses vêtements. Sur quel ton devait-il donc parler à des hommes qui ne supportaient rien d'élevé ? S'il n'a rien dit sur son propre compte de grand et de sublime, ce n'est pas étonnant, avec des hommes comme ceux-là, terre à terre et d'une intelligence aussi faible.

SEPTIÈME HOMÉLIE

4. Il suffirait assurément de ce qui précède pour montrer la véritable cause et la véritable explication de l'humilité du langage du Sauveur; mais je veux, par une autre considération, jeter encore sur cette question une éclatante lumière. De même que vous avez vu les Juifs scandalisés, troublés, revenir en arrière, s'emporter, abandonner le Christ, lorsqu'il s'énonçait en un langage noble et élevé, de même je vous les montrerai, je l'espère, accourant en foule, accueillant ses enseignements, lorsqu'il les exprimait avec humilité et simplicité, Ceux-là même qui se disposaient à s'éloigner, dès qu'ils entendirent ces mots : «Je ne fais rien de moi-même, mais je parle comme mon Père m'a enseigné,» (Jn 8,28) accoururent aussitôt vers lui. Et pour nous montrer que leur foi fut la conséquence de l'humilité de ces paroles, l'Évangéliste ajoute cette phrase significative : «Comme il parlait ainsi, un grand nombre crurent en lui.» (Ibid., 30) Pareille chose arrive en plusieurs autres circonstances, comme il est aisé de le voir. Conséquemment, s'il s'énonçait tantôt comme un homme ordinaire, tantôt comme un Dieu et comme il convenait à sa dignité personnelle, c'était à la fois pour condescendre à la faiblesse humaine et pour affermir l'autorité de ses enseignements. Une condescendance continuelle de sa part pouvant compromettre aux yeux des hommes à venir le prestige de sa propre dignité, il s'appliqua à prévenir cet inconvénient; et quoiqu'il prévît l'incrédulité, les injures, l'abandon qui allaient suivre, il n'hésita pas à parler, préparant ainsi les avantages signalés tout à l'heure, et indiquant la raison pour laquelle il joignait à ce langage sublime un langage plein de simplicité, raison qui consistait dans l'incapacité où l'on était de comprendre la profondeur de sa doctrine. Si tel n'eût point été son but, le Sauveur n'aurait eu aucun motif d'exposer ses magnifiques enseignements à des gens qui ne voulaient pas les écouter et y prêter une certaine attention. Mais si les Juifs ne profitaient pas de sa doctrine, il nous instruisait du moins, et nous préparait à concevoir de lui l'opinion convenable; il nous faisait comprendre que c'était uniquement à cause de l'impuissance où étaient ses contemporains de saisir ses sublimes enseignements, qu'il abordait un plus humble langage. Lors donc que vous le verrez s'exprimer humblement, attribuez cet abaissement, non à l'infirmité de son être, mais à la faiblesse d'intelligence de ses auditeurs.

Voulez-vous que je vous apporte encore une troisième raison ? Ce n'est pas seulement à cause de la chair à laquelle il s'était uni, à cause de la faiblesse de ses auditeurs, mais aussi pour enseigner à ces derniers l'humilité, qu'il en a donné tant d'exemples dans ses paroles et dans ses actions : c'est là, dis-je, une troisième raison. Notre Maître ne s'est pas borné à nous former à l'humilité par ses discours, il l'a fait par la réalité elle-même, et il nous a enseigné cette vertu par ses actes aussi bien que par ses paroles. «Apprenez de moi, nous dit-il, que je suis doux et humble de cœur.» (Mt 11,29) «Le Fils de l'homme, ajoute-t-il, est venu pour servir, et non pour être servi.» (Id., 20,28) Or, celui qui nous instruisait à devenir humbles, à ne jamais monter à la première place, à nous résigner volontiers à toutes sortes d'humiliations, et qui voulait nous attirer vers ce but par ses paroles et par ses actions, celui-là, certes, avait bien des sujets pour colorer d'humilité son langage. On pourrait donner une quatrième raison, non moins bonne que les précédentes. Quelle est cette raison nouvelle ? La crainte que nous ne tombions dans l'erreur de l'unité de personne, à cause des rapports étroits et ineffables des hypostases. Et en effet, le Sauveur n'a parlé que rarement de cette matière; et pourtant plusieurs se sont laissé entraîner dans l'impiété. Le Libyen Sabellins entend cette parole : «Moi et mon Père ne sommes qu'un. – Celui qui me voit, voit mon Père;» (Jn 10,30; et 14,9) et les rapports étroits que ces paroles manifestent entre le Père et le Fils deviennent pour lui une occasion d'impiété, et il en conclut qu'il n'y a qu'une seule hypostase, qu'une seule personne. A ces explications on doit joindre celle-ci : Il ne fallait pas non plus que l'on vit dans le Fils la substance première et non engendrée, ni qu'on le vit en puissance au-dessus de son Père. Paul lui-même semble avoir redouté que cette opinion impie et perverse n'entrât dans la pensée de quelqu'un. Après avoir dit : «Il faut qu'il règne jusqu'à ce que ses ennemis soient sous ses pieds;» après avoir ajouté : «Toutes choses ont été mises sous ses pieds,» il fait cette restriction : «Hormis Celui qui lui a soumis toutes choses.» (I Cor 15,25-27) Et il ne l'eût pas faite, s'il n'eût cru à la possibilité de cette opinion diabolique. Bien des fois également, le Sauveur, cherchant à calmer la jalousie des Juifs, abaisse le ton élevé de ses paroles, et va au-devant des objections de ceux auxquels il s'adresse : par exemple, quand il leur dit : «Si je me rends témoignage à moi-même, mon témoignage n'est point véritable.» (Jn 5,31) Il parle de la sorte, je le répète, pour prévenir leurs pensées. Il ne veut pas prouver par là que son témoignage n'est pas véritable. Il ne l'est pas, semble-t-il dire, suivant votre avis et votre sentiment, puisque vous refusez d'ajouter foi à ce que je pourrais dire de moi-même.

SEPTIÈME HOMÉLIE

5. On trouverait sans peine un grand nombre d'autres raisons. Mais si nous pouvons expliquer de bien des manières l'humilité de ses paroles, donnez-nous, de votre côté, au sujet des enseignements sublimes du Sauveur, une explication différente de celle que nous avons donnée, à savoir qu'il se proposait de nous découvrir sa propre excellence, vous ne sauriez y réussir. Qu'un personnage considérable parle de lui-même avec humilité, on le conçoit, il n'y a rien là dont on puisse faire un crime; c'est une preuve de modestie. Mais qu'un petit personnage parle de lui-même en termes relevés, on ne l'excusera pas aussi bien, et l'on ne verra en cela que forfanterie toute pure. Nous louons tous les personnages haut placés lorsqu'ils tiennent à leur propre endroit un humble langage; nul ne louera le personnage obscur qui viendra s'exprimer à son sujet en termes pleins d'emphase. Par conséquent, si, comme vous le prétendez, le Fils était de beaucoup inférieur au Père, il n'aurait pas dû s'exprimer de manière à faire croire qu'il était l'égal de son Père, c'eût été de la forfanterie. Tandis qu'à s'exprimer avec simplicité et humilité, tout en étant l'égal de son Père, loin qu'il y ait quelque chose à blâmer ou à reprendre, il n'y a plutôt qu'à louer et qu'à admirer. Pour mettre davantage en lumière ces observations, et pour vous prouver que nous ne contredisons pas les divines Ecritures, arrêtons-nous devant la première des raisons énumérées tout à l'heure, et montrons en quelles circonstances, à cause de la chair à laquelle il s'était uni, il a tenu un langage au-dessous de la noblesse de sa substance. Si vous le voulez bien, mettons sous les yeux la prière qu'il adressa à son Père. Mais prêtez-nous une scrupuleuse attention; car je me propose, en vous racontant cet épisode, de le reprendre d'un peu plus haut.

Il y eut un repas dans cette nuit sacrée où le Sauveur devait être trahi : je l'appelle sacrée, parce qu'elle fut le principe des biens innombrables qui se répandirent sur la terre. A ce repas assistait le traître avec les autres disciples; et pendant qu'ils mangeaient, le Christ dit ces mots : «L'un de vous me trahira.» (Mt 26,21) Gardez, s'il vous plaît, un souvenir exact de ces paroles, afin que nous voyions, quand le Sauveur pria, quel est le but de sa prière. Considérez ici la délicatesse du Maître; il ne dit pas : «Judas me trahira.» Il ne voulait pas, en le dénonçant aussi formellement, accroître son impudence. Lorsque, aiguillonné par sa conscience, le disciple demande : «Est-ce moi, Seigneur ?» Jésus lui répond : «Tu l'as dit.» (Mt 26,25) Même en ce moment, il ne peut se résoudre à l'accuser ouvertement; il lui laisse à lui-même ce rôle d'accusateur. Judas ne revient pas pour cela à de meilleurs sentiments; après avoir pris sa part de la Cène, il sortit. Quand il fut sorti, Jésus prit ses disciples et leur dit : «Vous serez tous scandalisés à cause de moi.» Pierre se récriant et protestant en ces termes : «Quand même tous seraient scandalisés, pour moi, je ne le serai jamais,» Jésus reprend : «En vérité, je te le dis, avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois.» (Mt 26,31-34) Comme Pierre protestait encore, il ne lui fit plus de réponse. Les paroles, semble-t-il dire, ne peuvent point te persuader; tu soutiens le contraire : l'expérience t'apprendra qu'il ne faut jamais s'inscrire en faux contre la parole du Seigneur. Encore une fois, veuillez vous souvenir de ces mots : la mémoire nous en sera utile quand nous étudierons la prière du Sauveur. Ainsi, il désigne le traître, il annonce la fuite de ses disciples et sa propre mort : «Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées.» (Mt 26,31. Il désigne par avance celui qui doit le renier, en quel temps, combien de fois; il détermine, en un mot, toutes les circonstances.

Ayant donné par toutes ces choses une preuve suffisante de sa connaissance de l'avenir, il vient dans un jardin et il y prie. Or cette prière, les uns l'attribuent à la divinité; l'économie de l'incarnation, d'après nous, en donne seule l'explication. Jugez-en vous-même, et au nom de la gloire du Fils, qu'aucune considération de faveur ne vous dicte votre sentence. C'est devant des amis que je plaide cette cause, je le sais; néanmoins, je vous en prie et je vous en conjure, que votre jugement soit intègre et qu'il n'ait pour motif ni l'affection d'un côté ni la haine de l'autre. Au surplus, c'est une chose évidente par elle-même que la prière n'est pas un acte de la Divinité. Dieu n'a point à prier, car c'est lui au contraire qui mérite d'être adoré, qui doit recevoir la prière, et non l'offrir. Puisque l'effronterie de nos adversaires ne connaît point de bornes, j'essaierai de démontrer à l'aide des termes de la prière du Sauveur qu'il faut en chercher la raison dans l'incarnation et dans la faiblesse de la nature humaine. Quand le Christ parle sur le ton de l'humilité, l'humilité et la simplicité de ses paroles sont par leur profondeur de nature à faire ressortir aux yeux des esprits les plus difficiles la distance qui existe entre ce langage et l'Etre ineffable et mystérieux de celui qui le tient. Venons-en donc aux termes de la prière : «Mon Père, si cela est possible, que ce calice passe loin de moi; cependant qu'il soit fait comme vous voulez et non comme je veux.» (Mt 26,39) Adressons-nous ici à nos adversaires : ignore-t-il vraiment si la chose est possible ou impossible celui qui pendant la Cène disait il n'y a qu'un instant : «L'un de vous me trahira;» qui disait peu auparavant : «Il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées. – Vous serez

SEPTIÈME HOMÉLIE

tous scandalisés à cause de moi;» celui qui disait à Pierre : «Tu me renieras» et «Tu me renieras jusqu'à trois fois;» dites-le-moi, ignore-t-il ce point ? Qui oserait le dire, même parmi nos adversaires les plus déclarés ? Lorsqu'il s'agit d'un point qui n'a été connu ni des prophètes, ni des anges, ni des archanges, les esprits batailleurs ont une certaine prise. Mais quand il s'agit d'un point tellement clair, tellement manifeste que les hommes eux-mêmes le connaissent à merveille, comment justifier, comment défendre ceux qui prétendent que l'auteur de ces paroles était à cet égard dans l'ignorance ? Or les serviteurs du Christ semblent avoir parfaitement connu le point qui nous occupe, et avoir su qu'il devait mourir et qu'il devait mourir sur la croix. Bien des années auparavant David annonçait ces deux choses, par ces mots qu'il disait en la personne du Sauveur : «On a percé mes mains et mes pieds» (Ps 21,17) et en parlant de l'avenir comme il mit parlé du passé, il montrait que s'il est impossible que les événements accomplis n'aient pas eu lieu, il l'est également que ces événements prédits ne s'accomplissent pas. Isaïe avait formulé la même prédiction : «Il a été mené comme un brebis au lieu du supplice, et semblable à l'agneau devant le tondeur, il n'a pas prononcé un seul mot.» (Is 53,7) A la vue de cet agneau, Jean s'était écrié : «Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde,» (Jn 1,29) l'agneau qui a été annoncé, veut-il dire. Remarquez ceci, il ne dit pas simplement l'agneau; il ajoute l'Agneau de Dieu. Comme il y avait l'agneau des Juifs, il l'appelle l'Agneau de Dieu pour le distinguer de celui-ci. L'un n'était offert que pour une seule nation; l'autre l'a été pour le monde entier. Le sang de l'un ne préserva les Juifs que d'un fléau temporel; le sang de l'autre a purifié tout l'univers. Encore le sang de l'agneau judaïque ne produisit-il pas son effet par sa propre nature : s'il eut cette puissance, ce fut uniquement parce qu'il était la figure de l'Agneau divin.

6. Où sont maintenant ceux qui disent : «S'il a reçu le nom de Fils, nous l'avons reçu nous aussi,» et qui entreprennent, à cause de cette commune appellation, d'assimiler le Sauveur à notre misérable nature ? Voilà aussi un agneau et un agneau : c'est le même nom; mais la différence naturelle de l'un et de l'autre est immense. De même donc que dans ce dernier cas, l'identité d'appellation n'éveille pas en vous les mêmes idées, de même cette appellation de fils commune au Sauveur et à nous, ne nous autorise pas à rabaisser de la sorte le Fils unique. Que dire ensuite des raisons qui entourent ce sentiment d'une irrécusable évidence ? Si c'était la divinité qui priait, on trouverait le Christ en lutte, en opposition, en contradiction ouverte avec lui-même. Ce même Jésus qui dit : «Mon Père, si cela est possible, que ce calice passe loin de moi,» (Mt 26,39) et qui hésite, qui recule à la perspective de la passion, a déclaré ailleurs que le Fils de l'homme devait être livré et battu de verges, et entendant Pierre s'écrier : «Oh ! non, Seigneur, cela ne sera pas,» il le réprimanda si vivement qu'il lui dit : «Eloignez-vous de moi, Satan; vous êtes pour moi un sujet de scandale, car vos pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes.» (Mt 16,22-23; Mc 8,33) Et pourtant peu auparavant, il l'avait loué, il l'avait félicité; ce qui ne l'empêcha pas de l'appeler Satan, non certes pour faire un outrage à cet apôtre, mais pour lui indiquer par ces termes impérieux qu'il était bien éloigné d'approuver ces paroles et qu'il ne balancerait pas à donner le nom de Satan à quiconque parlerait ainsi, lors même que ce fût Pierre. En un autre endroit il dit : «J'ai désiré bien ardemment de manger avec vous cette Pâque.» (Luc 22,15) Pourquoi dit-il «cette Pâque ?» Il avait déjà plusieurs fois célébré avec eux cette solennité. Pourquoi donc ces expressions ? Parce que cette Pâque était le prélude de la croix. «Mon Père, s'écrie-t-il encore, glorifiez votre Fils afin que votre Fils vous glorifie.» (Jn 17,1) Dans une foule d'autres endroits nous voyons le Sauveur prédire sa passion, soupirer après ce moment et déclarer qu'il n'était pas venu pour autre chose. Comment donc ajoute-t-il : «Si cela est possible ?» C'est la faiblesse de la nature humaine qui se révèle; laquelle n'acceptait pas volontiers une rupture avec la vie présente, et tremblait, hésitait à cause de l'amour de la vie mis en nous dès l'origine par le Créateur. Si le Sauveur ayant parlé tant de fois en ce sens, des hommes ont osé dire qu'il n'avait pas pris de chair; s'il n'eût jamais parlé de la sorte, où se fût arrêtée leur audace ?

Voilà pourquoi, d'une part, il prédit en tant que Dieu sa passion et soupire après ce moment; de l'autre, il hésite et prie en tant qu'homme. Qu'il ait abordé de son plein gré les souffrances, ce passage le prouve : «J'ai le pouvoir de donner ma vie, et j'ai celui de la reprendre. Nul ne me l'ôte; je la donne de moi-même.» (Jn 10,18) Pourquoi donc ces paroles : «Qu'il soit fait non comme je veux, mais comme vous voulez ?» Et pourquoi seriez-vous étonnés du soin qu'il met avant sa croix à démontrer la vérité de sa chair, puisque, après sa résurrection, voyant un de ses disciples refuser de croire, il ne fit pas difficulté de lui montrer ses plaies, la trace des clous et de lui faire toucher de la main ses cicatrices en lui disant : «Examine et vois, car un esprit n'a ni chair ni os.» (Luc 24,39) C'est pour cela qu'il ne prit pas

SEPTIÈME HOMÉLIE

tout d'abord la nature humaine à son point de perfection, qu'il consentit à être conçu, engendré, allaité, et qu'il resta si longtemps sur la terre; confirmant par ce long séjour, aussi bien que par les autres circonstances de sa vie, la croyance en la vérité de sa nature corporelle. Comme plus d'une fois des anges, et Dieu lui-même, étaient apparus sur la terre sous la forme humaine, forme qui n'était point une réalité, mais un simple expédient; pour que vous n'assimiliez pas la présence du Fils de Dieu à ces apparitions, et que vous croyiez fermement à la vérité de sa chair, il a été conçu, il est né, il a été nourri, il a été posé dans une crèche, et cela, non dans une maison quelconque, mais dans une hôtellerie, sous les yeux d'une foule nombreuse, afin que sa naissance fût ainsi connue de tout le monde. De là ces songes; de là ces oracles qui, depuis les temps les plus reculés, annoncent non seulement son humanité, mais sa conception, sa naissance et son développement, semblable en tout à celui des autres enfants. Isaïe le proclame en ces termes : «Voilà qu'une vierge concevra et qu'elle enfantera un fils; et on lui donnera pour nom Emmanuel. Il mangera du beurre et du miel. – Un petit enfant nous est né, dit-il encore, un fils nous a été donné.» (Is 7,14; 9,6) Voyez-vous là ses premières années prédites ? Demandez maintenant à un hérétique si c'est Dieu qui tremble, qui craint, qui hésite, qui souffre. S'il répond affirmativement, éloignez-vous de lui à l'avenir, et laissez-le dans l'abîme avec le démon, s'il n'est pas encore dans un abîme inférieur. Mais non, il n'aura pas répondu de la sorte; si donc il nous dit que ces choses-là sont indignes de Dieu : «Par conséquent, repartirez-vous, Dieu ne prie pas davantage;» car il ne serait pas moins absurde de soutenir que ces paroles sont les paroles de la divinité que de soutenir le reste.

Ces paroles n'expriment pas seulement un état d'angoisses, elles indiquent deux volontés bien distinctes l'une de l'autre, la volonté du Fils et celle du Père, et le Sauveur les met en relief quand il dit : «Qu'il soit fait non comme je veux, mais comme vous voulez.» (Mt 26,39) Or, c'est là un point sur lequel nos adversaires ne sont jamais tombés d'accord, et tandis que nous ne cessons d'appliquer ces paroles : «Mon Père et moi nous ne sommes qu'un,» (Jn 10,30) à la majesté, ils prétendent qu'elles concernent la volonté, en sorte que, d'après eux, le Père et le Fils n'ont qu'une seule et même volonté. Mais si le Père et le Fils n'ont qu'une seule et même volonté, que signifient ces mots : «Qu'il soit fait, non comme je veux, mais comme vous voulez ?» Si elles ne regardent que la divinité, il en résulte une contradiction flagrante et des conséquences absurdes. Si elles regardent la nature humaine, alors elles ont un sens raisonnable, et on n'y trouve rien à reprendre. On ne saurait faire un crime à la chair de reculer devant la mort; la nature l'ordonne ainsi. En même temps, le Sauveur montre en sa personne la présence de tous les caractères de l'humanité, hormis le péché, afin de fermer la bouche des hérétiques. Conséquemment, en disant : «Si c'est possible, que ce calice passe loin de moi. – Cependant qu'il soit fait, non comme je veux, mais comme vous voulez,» il indique une chose, à savoir qu'il est revêtu réellement d'une chair qui tremble devant la mort; car c'est le propre de la chair de craindre la mort, de la fuir et d'en avoir horreur. Tantôt il laisse cette chair abandonnée à elle-même et il la prive de l'énergie qu'il lui communiquait, afin que l'évidence de sa faiblesse assurât la foi en sa réalité; tantôt il voile cette même faiblesse, afin que vous ne soyez pas tenté de ne voir en lui qu'un homme. De même que s'il n'avait jamais agi qu'en homme, on n'eût vu en lui qu'un homme; de même s'il n'avait jamais agi qu'en Dieu, on n'eût point cru la doctrine de l'incarnation. De là cette diversité et ce mélange de paroles et d'actions, qui ne laissent aucun prétexte à la folie de Paul de Samosate et aux hallucinations des Marcionites et des Manichéens; de là ces prédictions de l'avenir en tant que Dieu, ces hésitations en tant qu'homme.

7. Je me proposais d'effleurer encore d'autres raisons et de vous faire voir par les choses elles-mêmes que si le Sauveur prie dans la circonstance présente pour mettre en saillie la faiblesse de sa chair, il a agi de même en d'autres circonstances pour venir en aide à la faiblesse de ses auditeurs. Il ne faudrait pas croire que l'humilité de ses propos ne s'explique que par la chair dont il s'est revêtu; elle s'explique donc également par les raisons précédemment énumérées. Mais pour ne pas noyer les considérations que nous venons de faire dans l'abondance de celles qui se présenteraient encore, je ne pousserai pas plus loin la réfutation de nos adversaires, et renvoyant le reste à un autre jour, je vous exhorte de nouveau à la prière. Quoique nous ayons souvent parlé sur ce sujet, nous ne saurions maintenant nous dispenser de le faire. Les étoffes qui n'ont été plongées dans la teinture qu'une fois ne conservent pas longtemps la couleur; celles, au contraire, qui l'ont été fréquemment et à plusieurs reprises, conservent indéfiniment leurs couleurs Éclatantes. Pareille chose arrive à propos des âmes : si la même doctrine frappe à plusieurs reprises mes

SEPTIÈME HOMÉLIE

oreilles, comme la teinture, elle s'effacera difficilement. Que votre attention ne soit donc pas superficielle.

Il n'y a rien, non, il n'y a rien qui soit plus puissant que la prière ni qui lui soit comparable. La pourpre resplendissante donne moins d'éclat à l'empereur que l'entretien avec Dieu n'en donne à l'homme qui prie. Si en présence de l'armée, d'un grand nombre de généraux, de magistrats et de consuls, un individu s'avance et s'entretient en particulier avec le prince, il attire aussitôt sur lui tous les regards et il acquiert par là une plus grande considération : ainsi en est-il de ceux qui prient. Songez, en effet, à la beauté de ce spectacle, d'un homme qui en présence des anges, des archanges, des séraphins, des chérubins et des autres Puissances célestes, ne craint pas d'approcher en toute confiance du Souverain de ces Esprits bienheureux et de s'entretenir avec lui. Quel honneur une faveur pareille ne doit-elle pas lui conquérir ? Mais ce n'est pas seulement de l'honneur, c'est encore une très-grande utilité que nous retirerons de la prière, même avant d'avoir obtenu ce que nous demandons. Dès qu'un homme a levé ses mains vers le ciel et qu'il a invoqué le Seigneur, il est sorti de la sphère des choses humaines, il est transporté en esprit dans la vie à venir, et sa pensée ne s'occupe plus que des choses du ciel. Pendant qu'il prie, rien ne le rattache à la vie présente, si toutefois il prie de toute son âme. La colère a beau sourdre, elle est aisément apaisée; la concupiscence a beau s'enflammer, ses ardeurs ne tardent pas à se calmer; la jalousie a beau exercer ses tortures, on en vient facilement à bout. Il arrive alors ce qui, selon le Prophète, arrive au lever du soleil. Et que dit l'écrivain ravi ? «Vous avez amené les ténèbres, et pendant la nuit toutes les bêtes des forêts s'agiteront dans l'ombre; et les lionceaux rugiront pour trouver une proie et demander à Dieu leur pâture. Le soleil se lève, et ils se réunissent pour se retirer dans leurs tanières.» (Ps 103,20-22) Ainsi, de même qu'à l'apparition des rayons du soleil, toutes les bêtes fauves prennent la fuite, et rentrent dans leurs repaires; de même dès que la prière a jailli de notre langue et de nos lèvres, semblable à un rayon de lumière, l'âme s'illumine, les passions insensées et brutales tournent le dos, prennent la fuite, et s'enfoncent dans leurs antres; pourvu, je le répète, que nous priions avec ferveur, attention et vigilance. Alors, le diable serait-il présent qu'il est mis en fuite; le démon s'y trouverait-il, il disparaît. Lorsqu'un maître converse avec un esclave, nul autre de ses serviteurs, même celui qui jouit de la faveur la plus grande, n'oserait se présenter et troubler l'entretien : avec combien plus de raisons ces esprits qui ont offensé Dieu et qui ne possèdent aucun crédit auprès de lui seront-ils dans l'impossibilité de nous nuire, quand nous apporterons à converser avec Dieu le zèle convenable ? La prière, c'est un port au milieu de la tempête, une ancre au milieu des flots agités, un soutien pour celui qui chancelle, un trésor pour le pauvre, un gage de sécurité pour les riches, un remède contre tout mal, une garantie de santé. La prière conserve nos biens et les met à l'abri de tout changement, en même temps qu'elle nous délivre promptement de nos maux. Si l'épreuve nous assaille, elle l'éloigne, si une perte de fortune ou tout autre chagrin vient affliger notre âme, elle chasse sans retard toutes ces peines. La prière est l'asile de toutes les afflictions, une source de joie, le principe de délices continuelles, la mère de la philosophie. Celui qui peut prier comme il convient, serait-il le plus indigent des hommes, en est le plus riche : pareillement, celui qui ne connaît pas la prière, serait-il assis sûr le trône royal, il est au comble de l'indigence. Achab était roi, il possédait de l'or et de l'argent en abondance, mais parce qu'il n'avait pas la prière, il courait à la recherche d'Élie, d'un homme qui n'avait ni toit; ni manteau, et qui n'était couvert que d'une simple peau de mouton. Qu'est donc ceci, s'il vous plaît ? Eh quoi t vous qui possédez tant de choses, vous êtes à la recherche de celui qui ne possède rien ? – Oui, répond-il j à quoi me servent ces trésors, maintenant qu'Élie a fermé le ciel et qu'il a tout rendu inutile ? – Voyez-vous comment le Prophète l'emportait en richesses sur le monarque? Tant qu'il ferma la bouche, le roi dut avec toute son armée subir les plus grandes privations. Ô prodige ! un homme qui n'avait pas de manteau fermait le ciel ! C'est précisément parce qu'il n'avait pas de manteau qu'il fermait les cieux, c'est parce qu'il ne possédait rien ici-bas qu'il déploya cette merveilleuse vertu. Il n'a qu'à ouvrir ses lèvres, et des trésors inestimables tombent du ciel à l'instant. Ô bouche qui ouvrez des sources rafraichissantes ! Ô langue qui versez la pluie par torrents ! Ô voix qui faites jaillir des biens sans nombre ! Les yeux fixés sur ce grand homme, riche et pauvre en même temps, et riche parce qu'il était pauvre, méprisons les biens du présent, et soupignons après ceux de l'avenir. Puissions-nous tous les obtenir, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, avec lequel gloire soit au Père en l'unité du saint Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.